

<b>Zeitschrift:</b>	Revue Militaire Suisse
<b>Herausgeber:</b>	Association de la Revue Militaire Suisse
<b>Band:</b>	130 (1985)
<b>Heft:</b>	12
<b>Artikel:</b>	La Revue Militaire Suisse, il y a 40 ans : au sommaire du No 12-1945
<b>Autor:</b>	Friedlaender, J.
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-344654">https://doi.org/10.5169/seals-344654</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La Revue Militaire Suisse, il y a 40 ans

### Au sommaire du N° 12-1945

- *L'artillerie à obus-fusées, major F. Kuenzi*
- *Courtes réponses à quelques slogans, colonel-brigadier Montfort*
- *L'esprit de corps, major P. de Vallière*
- *Notes sur l'affaire d'Espagne, J. Friedlaender*
- *L'année hippique suisse, capitaine G. Lattion*
- *Monument à la mémoire du colonel Henri Lecomte*
- *Bulletin bibliographique*

### Texte choisi

(...) Dans l'impossibilité de diriger la campagne lui-même, Napoléon confia l'entreprise au maréchal Masséna, le héros de Zurich et d'Essling. L'armée du Portugal était composée de trois corps: ceux de Ney, Junot et Régnier, 70 000 hommes en tout, qui furent concentrés à Salamanque. C'était tous les effectifs disponibles sur les 3-400 000 soldats stationnés dans la péninsule. — Masséna s'empara d'abord des places fortes de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, puis il franchit la frontière portugaise le 16 septembre. Wellington fit dévaster systématiquement tout le territoire qui s'étendait devant les troupes françaises, de sorte que celles-ci furent obligées de s'approvisionner depuis Ciudad-Rodrigo. — Les Anglais attendirent ensuite sur les hauteurs de Busaco au nord de Coimbre, où ils repoussèrent tous les assauts des troupes françaises

durant la journée du 27 septembre. Le lendemain Wellington se déroba vers le sud lorsque Masséna tenta de tourner sa position. Les troupes françaises poursuivirent leur avance par Santarem pour marcher sur Lisbonne en suivant la rive droite du Tage.

Quelle ne fut pas leur surprise lorsque, à l'aube du 10 octobre 1810, elles arrivèrent brusquement devant une immense ligne de fortifications en terre, dans laquelle elles virent disparaître les derniers uniformes rouges des Anglais.

C'étaient les lignes de Torrès Vedras. Wellington avait ordonné sa construction plus d'une année auparavant, après sa retraite de Talavera. Renforcées par un terrain accidenté, trois lignes successives de retranchements en terre, séparées par des intervalles de 12 km, s'étendaient des rives de l'Atlantique jusqu'au Tage sur

une longueur d'environ 48 km. Elles comprenaient 127 redoutes munies de 511 canons et étaient défendues par 20 000 miliciens portugais, appuyés par l'armée britannique qui comptait 25 000 hommes. C'était la position de réduit du Portugal. Son existence avait été strictement tenue secrète. Aussi la vue de ces fortifications eut-elle un effet extrêmement démoralisant sur les soldats français, qui venaient de faire une marche pénible de 370 km à travers un pays dévasté.

Masséna ne put faire qu'attendre; il s'établit autour de Santarem. Il envoya un de ses officiers d'état-major auprès de l'empereur pour demander des renforts, mais en vain. Soult, qui aurait dû détacher un corps d'armée avec mission de bloquer Lisbonne par la rive gauche du Tage, n'arrivait pas et se contentait d'assiéger Badajoz. Au bout de deux mois d'attente, le mécontentement et la démorisation avaient gagné les troupes de Masséna. Le ravitaillement devenait extrêmement difficile. Le maréchal fut contraint d'ordonner la retraite à la fin de février 1811. — Celle-ci commença en bon ordre, mais les généraux de Masséna ne reconnaissent plus l'autorité de leur commandant, qu'ils considéraient comme vaincu. L'armée se disloqua. Ney se montra si insubordonné que Masséna dut le destituer. Le généralissime anglais profita naturellement de

cette situation pour harceler l'armée française en retraite. Après avoir vainement contre-attaqué le 3 mai 1811 à Fuentes d'Onoro, Masséna dut abandonner la place forte d'Almeida et se retirer dans le Léon. A la même époque Wellington envoyait l'un de ses lieutenants, Beresford, dans la vallée du Guadiana pour contenir Soult et tenter de reprendre Badajoz, dont les Français s'étaient emparés le 12 mars. Cette entreprise échoua, mais le Portugal était sauvé.

Dans cette campagne, la stratégie de Wellington était semblable à sa tactique. Il triomphait toujours grâce à une méthode indirecte, qui consistait à épuiser l'adversaire systématiquement par une longue défensive, pour passer à l'offensive au moment opportun. Celui-ci arrivait lorsque l'assaillant était épuisé à tel point que l'équilibre stratégique des forces était rompu en faveur du défenseur. Wellington pouvait ainsi porter le coup décisif après avoir provoqué la dislocation morale de l'adversaire, but principal de toute stratégie. Cette méthode semi-défensive, semi-offensive, était le seul moyen efficace pour faire face à la stratégie essentiellement offensive des armées de Napoléon. L'empereur ne voulait y voir toutefois que l'incapacité de ses généraux dans des conditions particulières. (...)

J. Friedlaender